

« Pigiامي » et « Robinson & Crusoé »

Diane Pavlovic

Numéro 47, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28104ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pavlovic, D. (1988). Compte rendu de [« Pigiامي » et « Robinson & Crusoé »]. *Jeu*, (47), 203–210.

On sait que ce metteur en scène affectionne le choc que provoque ex abrupto le degré zéro du costume, qui apparaît comme un leitmotiv ou une signature dans presque tous ses travaux scéniques. Malheureusement, plusieurs actrices ont expérimenté la difficulté de s'exposer nues lorsque l'image semble plutôt gratuite. Se pourrait-il que Hausvater retrouve son tact et sa sensibilité lorsqu'il dirige des hommes? Ou est-ce la pudeur anglo-saxonne des acteurs (et du public) qui est en cause?

michel vais

«*pigiami*»

et «*robinson & crusoé*»

Pigiami. Texte et mise en scène: Nino d'Introna, Graziano Melano et Giacomo Ravicchio. Décors et costumes: François Chanal; éclairages: Luc Plamondon; collaboration artistique: Gianni Abello et Paolo Menzio. Avec Nino d'Introna (Nino) et Giacomo Ravicchio (Giacomo). Production du Teatro dell'Angolo (Italie), présentée à la Maison-Théâtre du 2 au 9 juin 1987.

Robinson & Crusoé. Texte, mise en scène et interprétation: Nino d'Introna et Giacomo Ravicchio, assistés de Luca Valentino. Musique: Giacomo Ravicchio; arrangements et exécution: Claudio Mantovani; décors: François Chanal; réalisation: Carlo Pregno et Franco Beltramo; éclairages: Guy Simard. Production du Teatro dell'Angolo (Italie), présentée à la Maison-Théâtre du 19 au 30 mai 1987.

explorer, inventer, rire et rêver

Deux personnages, un lieu ouvert à toutes les potentialités, un conflit ramené à son expression la plus essentielle: c'est à un théâtre des commencements que se vouent les créateurs stimulants du Teatro dell'Angolo, de Turin. *Pigiami* et *Robinson & Crusoé* rendent intelligence, folie, drôlerie, gravité, tendresse, poésie et splendeur toutes synonymes. On avait pu voir la première de ces deux productions à Montréal, il y a quatre ans, au cours du 11^e Festival québécois de théâtre pour enfants. Venus présenter à la Maison-Théâtre un spectacle plus récent¹, Nino d'Introna et Giacomo Ravicchio en ont profité pour rejouer le précédent, qui avait laissé ici un vibrant souvenir. Les deux pièces, disons-le tout de suite, sont de purs joyaux, de ces objets d'exception qui comblent au-delà des mots: des chefs-d'oeuvre.

1. *Robinson & Crusoé* a mérité au Québec, en 1987, le prix du meilleur spectacle étranger, décerné par l'Association québécoise des critiques de théâtre.



«De parapluie en foulard, de chemise en cravate, des histoires se tissent, appellent bientôt la présence d'un partenaire. Ce dernier surgira tout naturellement, emmitouffé dans des lainages multiples dont l'abandon laborieux constituera à lui seul un véritable numéro de bravoure.» Sur la photo: Nino d'Introna et Giacomo Ravicchio du Teatro dell'Angolo. Photo: Roberto Ghibaudi.

Robinson & Crusoé confronte deux rescapés d'une inondation qui a englouti la planète. Leur île déserte, c'est le toit d'une maison où ils doivent se débrouiller pour survivre, bien qu'ils soient étrangers l'un à l'autre, qu'ils ne parlent pas la même langue et que leurs premiers contacts, de ce fait, soient assez hostiles. D'échanges primaires en curiosité, en marques d'intérêt et en échappées humoristiques, ils en viennent à établir de fragiles balises sur lesquelles s'entendre, et leur complicité muette ne cessera de croître. Insensiblement s'insinueront le respect, la tendresse, l'écoute, en un parcours qui est celui de tout apprentissage; sur leur plateau isolé où ils font virevolter les étoiles filantes, les deux hommes, au terme de ce trajet, ont réinventé le monde.

Faite d'éclats de colère, de silences émus et de rires contagieux, cette adaptation — «très libre», précise le programme — de l'un des grands archétypes que nous a laissés la tradition repose sur un ludisme tout à fait

propre à ces artistes italiens, un ludisme que *Pigiarni* pousse d'ailleurs jusque dans ses derniers retranchements. L'anecdote qui fonde ce spectacle est encore plus minimale: le soir venu, Nino, seul dans sa chambre, se crée mille et une aventures à l'aide des objets qui l'entourent. Giacomo, personnage à peine réel, émerge de son jeu et se joint à lui. Leur imagination n'aura plus de limite et tout, depuis les chaussures jusqu'aux oreillers, se transforme en un univers débridé où montagnes, trains, chevaux, bombes, ambulances, monstres et héros se succéderont sans répit. Au fil de ces péripéties inventées, Nino découvre cette chose bouleversante: un ami, et c'est tout près de lui qu'à la tombée de la nuit, comblé, il réussit à s'endormir.

Pigiarni a précédé *Robinson & Crusoé* dans la démarche du Teatro dell'Angolo, compagnie dont les membres s'adressent aux enfants, de diverses façons, depuis une vingtaine d'années. De l'un à l'autre specta-

cle, une même préoccupation, traitée sur deux modes presque opposés, témoigne de la constance et de la profondeur d'un projet artistique authentique, et permet du même souffle d'en observer le mouvement. Revoyns-les dans l'ordre de leur création.

L'étoffe des songes cousue dans deux pyjamas

Un personnage se met à incarner graduellement tout ce qui l'entoure et un ami lui arrive bientôt, de nulle part, entré dans la pièce comme on sort d'un placard. *Pigiama* («pyjamas») est un spectacle dément au rythme endiablé. Texte et mise en scène abondent en coq-à-l'âne loufoques, en revirements anarchiques et en entreprises canailles, et le jeu lui-même respire un plaisir fou. Tout commence de façon apparemment normale: dans une chambre élégante (gadgets modernes, confort, douceur des tons de gris et de jaune se répétant depuis les lits-gigognes jusqu'aux tables de chevet, pantoufles et porte-manteaux)

rehaussée par un éclairage savant, un homme arrive et, se déshabillant, allume la radio. La musique, transformant son rituel quotidien, lui inspire un lent strip-tease très ostensiblement sensuel, et lorsqu'il tourne le dos à la salle pour baisser son pantalon, avec force déhanchements languoureux, la culotte rayée d'un pyjama apparaît sous son vêtement: à partir de là, une enfilade de situations nées de l'impulsion du moment émergent de tout ce sur quoi ce nouveau démiurge pose son regard. Un nuage de poudre s'échappant de ses bottes — et enneigeant le paysage — transformera ces dernières en cheminées de locomotive, laquelle est lancée vers un tunnel de fortune dominé par une montagne («une colline», corrige le comédien voyant le peu d'envergure de son échafaudage) figurée par le pantalon gisant sur le sol; de train, les bottes deviendront chevaux, précédant l'apparition du désert, de lassos, de rivaux... De parapluie en foulard, de chemise en cravate, des histoires se tissent, appellent bientôt la



«Chacun des deux hommes de ce spectacle porte en lui une part de Robinson; aucun n'est le sauvage de l'autre.»
Sur la photo: Nino d'Introna et Giacomo Ravicchio dans *Robinson & Crusoe*. Photo: Mauro Giorelli.

présence d'un partenaire. Ce dernier surgira tout naturellement, emmitouflé dans des lainages multiples dont l'abandon laborieux constituera à lui seul un véritable numéro de bravoure, et le jeu se poursuivra de plus belle: d'étuis à pistolets, les pantoufles des deux acolytes, vedettes de multiples scénarios, se transformeront, gravement atteintes, en oiseaux abattus, et cette triste situation, à son tour, en entraînera d'autres à sa suite...

La liberté créatrice qui se déploie ici ne peut qu'être communicative, faisant miroiter devant les spectateurs conquis toute l'aventure potentielle contenue dans les objets qui dorment autour d'eux et qu'il leur appartient de redécouvrir. Il n'est pas innocent que le pouvoir des acteurs soit égal à celui de leurs personnages; ils contrôlent l'éclairage, transforment leur décor à volonté, manipulent le son, jouent d'un harmonica qui deviendra klaxon, sirène d'ambulance... Les enfants n'ont évidemment aucun mal à s'intégrer à cette fiction protéiforme et ininterrompue, à cette fête du corps où on en éprouve avec une jubilation non feinte l'inépuisable vitalité; si le spectacle ne comporte pas d'adresse directe à leur endroit, la complicité qu'il installe avec eux n'en est pas moins totale.

Pigiarni repose sur rien: un fil ténu, ténu, aussi mince que la pensée qui court, aussi gratuit que la dépense ludique enfantine dans ses occurrences quotidiennes. Les deux comparses en pyjamas se content des peurs et y croient. Empoignent-ils des oreillers qu'ils leur nouent des cravates et, déguisés eux-mêmes en mères divergentes, les manipulent comme des poupons à qui, reproduisant certains stéréotypes et en subvertissant d'autres, ils font passer des moments pour le moins périlleux. Lisent-ils des contes ou des bandes dessinées à leurs vêtements — pour les endormir —, en voilà un qui se lance dans une interprétation solo, mime et onomatopées comprises, du trio agité que forment Popeye, son inénarrable Olive et l'infâme Brutus. Jouent-ils à la guerre, chacun s'invente armes et grades

toujours supérieurs à ceux de l'autre, dans une épreuve qui se termine par un «Et maintenant, la bombe» sadique proféré sur un ton machiavélique par celui à qui c'est le tour et dont les yeux lancent des éclairs. Décident-ils de dormir, la gaucherie du plus grand des deux (sa tête dépasse du lit lorsqu'il se couche et, de ce fait, heurte le mur) donne lieu à une séance de plus en plus effrénée où chacun, à tour de rôle, après avoir crié «Bonne nuit!» bien vite pour passer à l'action illico, va se défoncer la tête avec des grimaces douloureuses et des rires d'extase...

Ces deux personnages, dont l'un est sérieux, sage, raisonnable, et l'autre maladroit, empêtré, inconscient, dont l'un est petit, soigné, et l'autre grand et indolent, dont on ignore s'ils représentent des adultes ou des enfants — ou plutôt, dont on sent qu'ils ne jouent pas les enfants mais qu'ils en ont gardé l'esprit d'invention, l'absence de barrières et les immenses questions —, ces deux clowns réalistes formant un couple typique changent leurs voix à volonté, voguent entre italien et français — anglais, même — sans qu'on ne perde une seule de leurs intentions. Ils s'appuient moins sur le texte que sur le geste et l'action; leurs jeux de scène, éloquents, brisent les barrières linguistiques. Et la vivacité, l'entrain, le plaisir fou avec lequel ils se provoquent mutuellement pour ensuite se rouler par terre, leur imagination déchaînée, leurs airs crapules, leur passion de la découverte sont si irrésistiblement entraînants que la question de leur identité ne se pose même pas.

L'itinéraire qu'ils parcourent n'en est pas moins clair. Partis à la découverte des objets et de leurs potentialités ludiques, c'est à la découverte du monde qu'ils parviennent, non seulement de l'univers physique mais aussi du pouvoir incommensurable de l'imaginaire, des comportements sociaux — le jeu, on le sait, constitue un parcours initiatique privilégié —, de l'Autre, enfin; *Pigiarni* est une histoire d'amitié. La dualité établie dès le début, et dont la dynamique



«Les deux comparses en pyjamas se content des peurs et y croient. Empoignent-ils des oreillers qu'ils leur nouent des cravates et, déguisés eux-mêmes en mères divergentes, les manipulent comme des poupons à qui [...] ils font passer des moments pour le moins périlleux.» *Pigiama* du Teatro dell'Angolo. Photo: Roberto Ghibaudi.

ne cesse par la suite de déterminer les événements, s'oriente tout naturellement vers la solidarité, l'affection, l'attachement. Et à l'immense tendresse qui a traversé tout ce spectacle (l'échange de baisers final, à la fois timide et désopilant, la résumé d'ailleurs à lui seul) succède pour finir un instant d'amour à l'état pur. Le parapluie de son ami étant troué, Nino (les comédiens ont gardé leurs vrais noms dans la pièce, conservant à l'entreprise son caractère essentiel de jeu premier) lui donne le sien. Giacomo lui offre, en échange, un mobile féérique, une boule scintillante et radieuse qui s'ouvre comme un parapluie sur un minuscule personnage. La gorge nouée, Nino, avec une infinie précaution et toute la reconnaissance du monde, suspend l'objet au-dessus des deux lits maintenant accolés. Tout près de la créature née de son jeu et veillé par cette représentation de son rêve, il s'endort, empli d'une chaleur nouvelle.

Tandis qu'il éteint la lumière, un dernier vent d'émotion souffle sur cette histoire magique, rétablissant le calme du début après tous les débridements, bouffonneries et exubérances qui viennent d'avoir lieu.

lorsque le monde devient flottant

Robinson & Crusoé, pour sa part, nous entraîne dans une dérive des continents, une analyse des mécanismes humains où l'individualisme ne repose plus que sur des bases précaires, sur un sol faussement stable dont les assises n'ont plus de solidité. Cette fois, l'espace est ouvert. Seul le plancher est encombré : nous sommes sur le toit d'une maison. Partout autour, le vide. Une toile de fond permettra à la lumière d'épouser toutes les nuances d'éclairage du jour à la nuit, accueillant couleurs, lune et étoiles, mais aucun objet, aucune aspérité : rarement le théâtre nous donne-t-il cette sensation libérante de voir l'horizon. Comparé au

court et vif *Pigiarni, Robinson & Crusoé* est plus long, plus alangui, respire et prend le temps de rendre tangibles l'attente et l'ennui. La musique qui berce la production est grave et belle, le déroulement régulier des heures et des journées s'enchaîne avec calme. Les protagonistes, ici, sont clairement des adultes, qui ont fait leur service militaire, qui se montrent des photos de leurs familles (femmes, enfants), qui fument et qui se laissent gagner par la mélancolie... Bien sûr, des événements cocasses émailleront leur isolement, et des trouvailles constantes ponctueront les découvertes qu'ils font peu à peu. Dans ce milieu étranger, inexploré, ils considèrent en effet tous les objets comme s'ils étaient neufs, vierges de toute connotation culturelle. Devant leur inventer des fonctions, ils interprètent l'univers du même souffle, et la poésie qui se dégage de leur entreprise en apparence banale est à ce point vaste qu'elle englobe bientôt tout le reste.

Le texte et la mise en scène, élaborés encore une fois de concert, sont en parfaite symbiose. Les auteurs du spectacle, poussant leur réflexion sur la communication, ont inventé de toutes pièces un langage, celui qu'utilise l'un des deux hommes échoués sur ce plateau désolé. La langue qu'il parle avec force gestes est irritante d'opacité pour celui qui lui fait face, lequel déconcerte évidemment son vis-à-vis de la même manière, avec son italien fortement émaillé de français — pour les jeunes spectateurs d'ici... L'essentiel du discours des deux hommes se fera donc par le biais de signes et de démonstrations — d'abord exaspérées, puis méprisantes, puis résignées, un peu intéressées tout de même —, et l'apprentissage est mutuel. Peu à peu, autour d'un réveil, d'une barque, de chandails que l'on se prête pour combattre le froid, de bottes de caoutchouc que l'on trouve pour aller dans l'eau construire un radeau, on aura appris à se comprendre. Leurs manières de faire les choses ne se ressemblent pas, leurs coutumes sont diffé-



«*Robinson & Crusoé* confronte deux rescapés d'une inondation qui a englouti la planète. Leur île déserte, c'est le toit d'une maison où ils doivent se débrouiller pour survivre.» Photo: Mauro Giocelli.

rentes, et pourtant un rapport s'établit entre ces deux individus emblématiques. En même temps qu'autrui, ce qu'ils ont appris à connaître, c'est le respect de la différence, ce qui, quand tout repère connu, quand tout automatisme rassurant a disparu, demeure la chose fondamentale à être partagée entre les êtres.

Les deux comédiens font montre d'une complicité qu'une longue pratique de l'écriture et du jeu en commun ont évidemment affinée. Ils gardent un peu de leurs personnages de clowns dans cette production, ces clowns soigneusement caractérisés, tour à tour drôles et poignants. Mais le ton général de *Robinson & Crusoé* est plus «sérieux» que l'emportement impétueux de *Pigiami*. Et la finale de *Robinson*, plutôt que de plonger le spectateur dans la perpétuation du rêve, fait face à une réalité nue. Après la nuit merveilleuse où ils se sont lancé une étoile filante avec des raquettes trouvées dans leur abri de fortune, s'échangeant de

la sorte de l'impalpable lumière: des morceaux d'infini, vient un jour où les radeaux des deux protagonistes sont terminés. Puisqu'ils sont non dans la littérature mais dans la vie, Robinson et Crusoé doivent se séparer. Après une étreinte qu'on voit rarement aussi forte, aussi riche, aussi véritablement pathétique en théâtre pour enfants, ils se quittent et vont chacun leur chemin, dans des directions opposées. Leur courte réunion leur aura permis d'approcher d'un sentiment qui ressemble à la fraternité.

découvrir la beauté

Les enfants sont fascinés par les micro-univers qu'ils se créent, les «cabanes» qu'ils se construisent et d'où ils ont l'impression de dominer le monde, les cachettes où ils se retirent, farouchement seuls, livrés enfin à eux-mêmes et à l'ampleur de leurs affabulations. *Pigiami* explorait cette part essentielle du rêve, reproduisait le rapport privilégié qu'un être peut avoir avec les créatures qui habitent sa tête et qu'il est le seul à



«En même temps qu'autrui, ce qu'ils ont appris à connaître, c'est le respect de la différence.»
Robinson & Crusoé du Teatro dell'Angolo. Photo: Mauro Giorelli.

connaître: délesté de toute intervention de l'extérieur, de tout mécanisme d'autocensure, de tout sentiment de contrainte, le personnage de *Pigiami* a la liberté absolue de qui se trouve en territoire résolument privé. Cette intimité précieuse installe avec le public un climat de confiance et d'adhésion instinctive propice aux découvertes qui balisent son parcours. Si *Pigiami* se clôt par une ouverture à l'autre, il prépare en ce sens l'aventure de *Robinson & Crusoé*, où, cette fois, c'est au social, à l'étranger, que les protagonistes sont d'entrée de jeu confrontés. Robinson, dans le mythe, est une représentation lapidaire de l'homme seul, de l'homme livré à lui-même et qui résiste non par des actions spectaculaires, mais par un patient, discret, constant labeur quotidien. Plutôt que de lui adjoindre un Vendredi exotique admiratif devant une civilisation supérieure à la sienne, on l'a ici scindé en deux. Chacun des deux hommes de ce spectacle porte en lui une part de Robinson; aucun n'est le sauvage de l'autre. Tous deux découvrent, sont égaux et interchangeables, mènent leur vie propre et l'enrichissent de la connaissance de cette autre vie parallèle à la leur, contemporaine, différente et aussi valable. S'il y a un message dans ces deux pièces, il s'articule sans aucun doute autour de la notion de respect, un respect que l'on sent dans le travail de ces artistes à la fois pour leur art, pour leur public et pour eux-mêmes. Ce duo drôle et attachant, ironique et tendre, plein de verve et de ressources, s'attaque à la simplicité fondamentale des grands modèles humains. S'inspirant de romans d'apprentissage collés à la réalité dans ce qu'elle a de plus machinal (s'habiller, manger, dormir, penser, être étonné), il considère cette quotidienneté comme si elle était ce qu'il y a de plus étrange et de plus provocant au monde. Comment ne pas souscrire, dès lors, à son appétit de connaître, à ses délires et à son enthousiasme? Les créateurs du Teatro dell'Angolo n'hésitent pas à parler aux enfants de tout ce qui les préoccupe eux-mêmes. Ils leur donnent envie de rêver, car le rêve avec eux est décidément réjouissant; ils leur donnent

envie de s'amuser, car le rire avec eux est décidément enchanté; et ils osent les émouvoir vraiment, les mettre en face de l'incompréhensible, être touchants sans pudeur au risque de les troubler, car ils n'imaginent pas, je suppose, un théâtre qui n'aurait pas de prolongements dans la pensée des spectateurs.

Penser, inventer, se débrouiller, affronter le réel sans se défilier: plutôt que de rassurer ceux à qui ils s'adressent avec de fausses certitudes, ils les secouent de questions, les entraînent dans un jeu où les formes glissent et se défont, où les apparences n'ont rien de fiable, et où une nécessité se dessine très vite, impérative et absolue. Cette nécessité, bien sûr, tient en un mot auquel ils redonnent un sens miraculeusement plein: créer.

diane pavlovic